

« La terre est trop courte, Violette Leduc »

Ginette Michaud

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (1982). Review of [« La terre est trop courte, Violette Leduc »]. *Jeu*, (24), 124–125.

« la terre est trop courte, violette leduc »

Pièce de Jovette Marchessault. Montréal, les Éditions de la pleine lune, coll. « Théâtre », 1982, 157 p. Préface de Francine Pelletier.

« Tous droits réservés: (excepté ceux de l'interprétation) », lit-on au copyright. De cette permission éditoriale, de cet élargissement légal octroyé par l'auteur (pour contourner quelle censure?), je me prévaudrai ici. *La terre est trop courte*, Violette Leduc est une pièce qui, contrairement à la majorité des textes publiés, ne pose pas de graves problèmes de situation, d'évaluation et, ce qui est plus problématique peut-être, d'interprétation. Portée et produite par (et pour) une lecture féministe, cette « nouvelle » pièce de Jovette Marches-

sault s'inscrit presque trop « naturellement » dans un programme, entre *la Saga des poules mouillées* et une autre pièce en préparation qui mettra, elle aussi, en scène des personnages littéraires: Alice (B. Toklas) et Gertrude (Stein), Natalie (Barney), Renée (Vivien) et Ernest (Hemingway). « J'ai besoin de modèles et des modèles [qui soient] féminins », disait récemment en entrevue Jovette Marchessault¹. On peut, ou non (c'est mon cas: les modèles, même féminins, me font toujours figure de superegos), apprécier cette vue: il n'en demeure pas moins que le projet de Jovette Marchessault frappe par sa continuité, sa cohérence, son ampleur aussi. À lui seul, il suffit presque à assurer à sa démarche une singularité (paradoxalement construite à partir des textes d'autres écrivains) que peu de dramaturges québécois, hommes ou femmes, peuvent faire valoir de façon aussi claire.

Or, qu'en est-il de cette biographie *revisited* — vie et oeuvre — de Violette Leduc, de ce portrait revu et corrigé en autoportrait de Jovette Marchessault? On veut bien croire Jovette Marchessault sur parole (si cette parole est théâtrale) lorsqu'elle affirme, dans le texte de présentation qui tient lieu de préface,² que Violette Leduc est l'« un des grands écrivains du 20^e siècle » (p. 6), et que son oeuvre, méconnue, a été occultée et cen-



1. Jean Royer, « Jovette Marchessault. Ce chaos brûlant de la mémoire », *le Devoir*, 31 octobre 1981, p. 40.

2. Ce texte de présentation de Francine Pelletier, qui insiste sur « l'état d'osmose » et l'identification jouant entre « Violette-Jovette, Jovette-Violette », est plutôt mou et ne me semble pas absolument nécessaire, sinon pour jeter un éclairage tout anecdotique sur la pièce.

surée. Il fallait bien, en effet, que son oeuvre soit « maudite » d'une façon ou d'une autre pour que son cas devienne exemplaire, sa fonction de modèle et de victime désignée et remplie. Comme toute biographie, celle-ci a quelque peu tendance à créer une mythologie, une légende, voire une hagiographie (et pourquoi pas?).

Mais, comment dire? Malgré une certaine audace de l'écriture de Jovette Marchessault qui pousse, semble-t-il, par respect et fidélité (l'ultime trahison), l'effacement derrière le texte de Violette Leduc à un point extrême en tissant dans l'ombre les citations tirées de l'oeuvre de celle-ci, et qui donne ainsi, hors-texte, l'image la mieux réussie du féminin (on se rappelle que le tissage est la seule invention que Freud accordait aux femmes), en tressant habilement les fils biographiques — image d'ailleurs *reproduite* à l'intérieur du texte dans cette scène où la mère, téléphoniste, manipule tous les fils et brouille savamment la communication et laisse entendre, à travers tous les bruits, la difficile *lignée* des femmes —, malgré cette écriture, donc, qui reprend scrupuleusement les détails de la vie de Leduc (Genet, Gabriel le mari, Hermine l'amante, la mère, Sachs, de Beauvoir, Sarraute, etc.: tous ont droit à *leur* scène), on garde curieusement l'impression que *la Terre* est effectivement *trop courte*, c'est-à-dire que la démesure de Violette Leduc, bien que souhaitée (voir le titre du dernier tableau: « la passion de l'impossible »), est ici mesurée dans un cadre trop étroit, en longueur et en hauteur, qui ne lui permet ni *volume*, ni épaisseur, ni perspective. Le rapport complexe de la vie et de l'écriture — la *bio-graphie* dans son sens le plus radical — semble ici en aplat. Les textes de Violette Leduc sont cités à comparaître pour témoigner de la véracité des faits biographiques (mais la *vérité* littéraire, ou théâtrale, loge ailleurs). La relation traditionnellement vé-

hiculée par l'histoire littéraire, du type « l'homme et l'oeuvre », où le texte justifie la vie et où, vice versa, la vie trouve sa cohérence et son sens par l'oeuvre, se trouve ainsi confortée par ce portrait.

Les lignes de force de la pièce donnent par ailleurs espace à un certain nombre de paradoxes jouant en miroir. Parmi ceux-ci — de la pauvre désirant follement tout signe de luxe, de la laide entièrement tendue (j'allais dire bandée) vers la beauté, de la voleuse et trafiquante (durant l'Occupation) inversée en sainte et martyre, de la mal-aimée abandonnée occupant pourtant le centre de la quasi-totalité des tableaux et emmerdant à son tour tout le monde —, le plus essentiel est peut-être celui que la dédicace « aux chats et chattes bâtards » indiquait déjà: le rapport brûlant de la bâtardise et du nom propre. Car, dans cette pièce où se côtoient tant de personnages célèbres (à la limite du *name-dropping* mondain parfois), où foisonnent justement les noms (jusqu'à l'agacement: voir la scène où de Beauvoir et Clara Malraux ne cessent de s'interpeller), ce qui émeut chez Violette Leduc, c'est moins le désir de reconnaissance et la demande d'amour incessants qui tentent, en vain, de combler la blessure d'un nom humilié, marqué par la faim et l'abandon (entendez ces titres: *la Bâtarde*, *l'Affamée*, *l'Asphyxie*), mais l'interdétermination sexuelle, le travestissement — de Violette Leduc, pleureuse informe, à Viollet-Le-Duc, architecte de la forme —, le désir d'être autre de celle qui « [couvait] du néant » (p. 21, 150), qui demandait d'être aimée « comme un homme aime un autre homme » (p. 39), qui disait voler « pour dérober aux femmes ce qui les féminise » (p. 56). Ce sont ces petits traits qui sortent Violette Leduc de sa vie biographique, anecdotique. Non, il n'est pas si sûr, après tout, que Violette Leduc ait été une femme.

ginette michaud